

LE RAPPORT AFFECTIF À LA VILLE : ANALYSE TEMPORELLE OU LES QUATRE « CHANCES » POUR LA VILLE DE SE FAIRE AIMER OU DÉTESTER

Reçu le 14 mai 2007

Denis MARTOUZET

Professeur en aménagement de l'espace et urbanisme

UMR 6173 CITERES

Ecole Polytechnique de l'Université de Tours

martouzet@univ-tours.fr

Introduction

Au départ existe l'ambiguïté du terme « aimer ». Son sens, changeant selon la personne qui le prononce ou le pense l'est aussi selon l'objet qui est pensé comme aimé. Il n'est pas sûr du tout que ce verbe signifie la même chose quand on dit « j'aime le chocolat », « j'aime mon travail », « j'aime telle personne », « j'aime Nantes » ou « j'aime être en ville ». On peut au minimum faire une distinction entre aimer un objet et aimer faire quelque chose, ce qui nous amènerait à différencier un propos de type « j'aime la ville » et « j'aime être ou aller en ville », même si l'un et l'autre interagissent. On peut aussi faire une distinction entre un objet qui est une totalité insécable et un objet dans le concept duquel on peut faire des nuances (« j'aime le chocolat (en général) mais pas celui-ci *en particulier* »). Il est plus difficile de dire « j'aime unetelle » mais pas tel trait de sa personne, sur le plan physique ou sur le plan moral. Dans ce cas-là, l'amour « ne fait pas dans le détail » mais considère l'objet dans son unité et devrait, logiquement, amener à dire non pas « j'aime unetelle pour ses qualités », ni « j'aime unetelle malgré ses défauts », mais « j'aime unetelle du fait de ses qualités et du fait de ses défauts ». Encore, dans ce cas, l'amoureux doit-il voir les défauts et les admettre comme tels... Enfin, il y a la question de la réciprocité potentielle : « j'aime unetelle et unetelle m'aime ou non ».

Qu'en est-il de la ville ? On peut l'aimer comme le chocolat, c'est-à-dire affirmer aimer la ville mais pas Vesoul (que de fait on peut exclure de la catégorie Ville) ni Paris (qu'il est plus difficile d'exclure de cette catégorie). On peut aussi aimer la ville comme on aime quelqu'un, du fait aussi de ses défauts mais peut-être aussi simplement comme on dit « j'aime bien untel » : « j'aime bien Saint-Nazaire ».

Poser la question « aimez-vous la ville ? » est donc problématique sur le plan sémantique et sur le plan de la subjectivité que chaque locuteur y met ou peut y mettre, subjectivité référant à la dimension sociale, psychologique, caractérologique de la personne. Pourtant, c'est cette question-là que nous avons posée, associée de son corollaire « pourquoi ? ». On notera déjà que, au-delà des difficultés soulevées précédemment, auxquelles il faut adjoindre celles qui sont relatives à l'objet ville (finalement, qu'est-ce que c'est ?), toutes les personnes

interrogées y ont trouvé suffisamment de sens pour chercher à y répondre en dépassant le simple fait de plaire et de faire plaisir à l'enquêteur. Par-delà ce point commun à la très grande majorité des personnes ayant bien voulu répondre à nos investigations, une très grande hétérogénéité des réponses est apparue, tant dans le fond que dans la forme. Il ne s'agit pas ici d'explorer les différents types de résultats¹ obtenus mais d'insister sur la dimension temporelle du rapport affectif à la ville et de la construction de celui-ci.

Poser cette question est problématique aussi car elle est ancrée dans un champ disciplinaire ou interdisciplinaire qui, globalement, pose comme valeur première la rationalité de l'individu. Or, il est bien nécessaire d'admettre ici que pour le rapport affectif à la ville, toutes les « raisons » sont bonnes (c'est-à-dire à prendre en compte à partir du moment où elles sont évoquées) y compris celles qui ne sont pas rationnelles ni raisonnables. Nous proposons ailleurs la construction d'un Modèle Affectif qui serait le pendant du Modèle Rationnel Général² sans remettre en cause celui-ci.

Notre propos se compose de trois temps. Le premier présente l'hypothèse de départ de cette recherche, débutée en 2005 en ce qui concerne cette dimension temporelle, mais faisant référence à plusieurs travaux préparatoires menés au sein de l'UMR CITERES depuis 1999³, puis quelques résultats négatifs relatifs à l'invalidation de l'hypothèse de départ. Deuxièmement, sont présentés des aspects d'ordre méthodologique nécessités par la nature même du sujet (difficultés sémantiques, difficultés méthodologiques de recueil d'information, difficultés d'ordre psychologique). Pourtant, cette hypothèse de départ invalidée a permis de définir quatre « moments » ou quatre « chances »⁴ pour la ville de se faire aimer ou détester. Ce sont ces quatre éléments que nous présentons dans un troisième temps.

I – Objectifs et hypothèse

L'ambiguïté des notions et termes utilisés dans cette recherche (aimer, rapport affectif à la ville, ville) oblige à d'autant plus de précision sur le plan méthodologique et la justifications des choix faits pour mener à bien cette recherche. Toutefois, cette ambiguïté est liée au caractère englobant de ces notions, qu'il serait dommage de séparer en entités distinctes : le

¹ Certains ont été présentés par ailleurs :

Denis Martouzet, 2007, *Le rapport affectif à la ville : premiers résultats*, Colloque « Habiter », organisé par le GERPHAU, 11-12 mai 2006, Créteil, actes à paraître en 2007

Denis Martouzet, 2007, *Le rapport affectif à la ville : positionnement théorique et épistémologique*, Praxis revue électronique en aménagement

Denis Martouzet, 2007, *Le rapport affectif à la ville : discours et rationalisations*, Séminaire « Individu et ville », organisé par l'UMR CITERES, Tours, 19-20 mars 2007.

² On se réfèrera notamment à Raymond Boudon, 1992, *Traité de sociologie*, Paris : PUF ; Raymond Boudon, 1990, *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris : Fayard ; Raymond Boudon, 2003, *Raison bonnes raisons*, Paris : PUF.

³ Béatrice Bochet, 2000, *Le rapport affectif à la ville, essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, DEA, Université de Tours, CESA.

Benoît Feildel, 2004, *Le rapport affectif à la ville : construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, DEA, Université de Tours, CESA.

Fanny Guyomard, 2005, *Le rapport affectif entre l'individu et la ville, l'exemple de Bruxelles*, 3^{ème} année de Magistère, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Département Aménagement.

Joëlle Le Borgne, 2006, *Evolution du rapport affectif à la ville de l'individu à travers son parcours de vie*, Master 2 Villes et Territoires, UMR CITERES, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Département Aménagement.

Vanessa Thébault, 2006, *La mise en place de pratiques urbaines durables : quels rôles pour le rapport affectif à la ville*, Master 2 Villes et Territoires, UMR CITERES, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Département Aménagement.

principe cartésien de découpage des problèmes complexes n'est pas ici de mise, ainsi que nous l'avons évoqué.

Notre objectif a donc été, au départ, d'examiner ce que pouvait être le rapport affectif à la ville et ce que cette expression pouvait vouloir dire. Dans des travaux préparatoires, la dimension temporelle apparaissait de façon récurrente mais jamais totalement explicite. Aussi est-ce cet angle d'attaque qui a été mis en avant.

Ia – Une hypothèse : plus on est en ville, plus on aime la ville

L'hypothèse de départ de notre travail de recherche est extrêmement simple à formuler : « plus on est en ville, plus on aime la ville ». Cette phrase suppose que c'est l'habitude, la durée qui amène peu à peu la personne à aimer la ville, à travers un processus qui est de l'ordre de l'apprentissage et cet apprentissage a deux dimensions :

- la première est celle de la plus grande utilisation⁵ des possibilités qu'offre la ville par la connaissance que la personne acquiert et dont il se sert consciemment ;
- la seconde est celle qui devient quasi-inconsciente et se transforme en habitude ou en évidence.

Cet apprentissage passe par la connaissance de trois « villes » :

- la ville que l'individu a ou a eu sous les yeux, celle qu'en ce moment ou précédemment il utilise ou a utilisé, qu'il a habité concrètement ;
- l'ensemble des villes dont il a une connaissance partielle du fait de son histoire propre et qui lui permettent d'inférer un certain niveau de généralité l'amenant à faire des hypothèses vérifiables sur la ville qu'il utilise alors ;
- l'idée qu'il se fait de la ville, sans référence à une ou plusieurs villes en particulier, permettant d'atteindre un niveau de généralité supérieur mais aussi un niveau d'abstraction plus important.

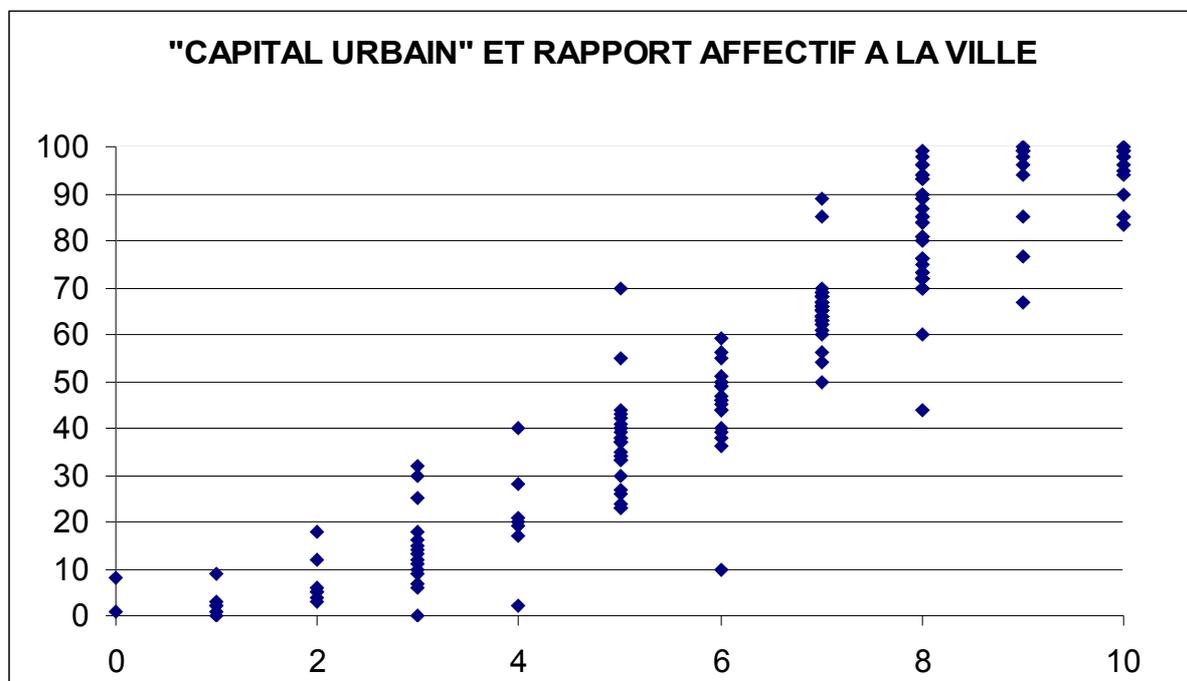
Le deuxième point d'ancrage de cette hypothèse est la notion de temps. Celle-ci est rapidement apparue comme insuffisante et, en termes, d'apprentissage, il a fallu associer une quantité (la durée) et une intensité qui s'est traduit par une mesure de l'impact que pourrait avoir la ville sur la connaissance qu'a l'individu de celle-ci, cette mesure se faisant à partir du caractère urbain de l'espace vécu pendant la durée considérée. On utilise le terme de capital urbain pour désigner tout ce que la personne, grâce au temps, a pu accumuler sur la ville. Ainsi, ce capital urbain a été défini successivement comme la conséquence de :

- l'âge de la personne comme si on apprenait à aimer la ville, même si une grande partie de la vie de l'individu s'est effectuée hors de la ville ;
- l'addition des périodes passées en ville, en considérant comme ville ce qui est ainsi défini par l'INSEE ou avec un autre seuil (de type « est considéré comme ville, toute commune ou toute agglomération inscrite dans une unité urbaine de plus de X habitants ») ;

⁵ Le terme utilisation n'est pas à prendre dans un sens restreint et utilitariste mais, au contraire, dans une acception large.

- le temps passé en ville affecté d'un coefficient en fonction de la catégorie de la ville, catégorie définie par l'importance de la population de celle-ci ;
- le temps passé en ville affecté d'un coefficient en fonction directe de l'importance de la population de celle-ci ;
- la même chose en prenant en compte l'âge de la personne, donc non une durée en ville mais une proportion ;
- la même chose en enlevant la période de cohabitation avec les parents ;
- etc.

Ainsi, notre hypothèse, quelle que soit la définition choisie du capital urbain, a pu être représentée de la façon suivante, qui reste approximative et l'on peut accentuer la pente de la courbe, voire l'infléchir (vers le haut, vers le bas, vers le bas puis vers le haut...). En abscisse, une « note » évaluant l'intensité et le sens du rapport affectif à la ville⁶.



Ib – Résultats négatifs

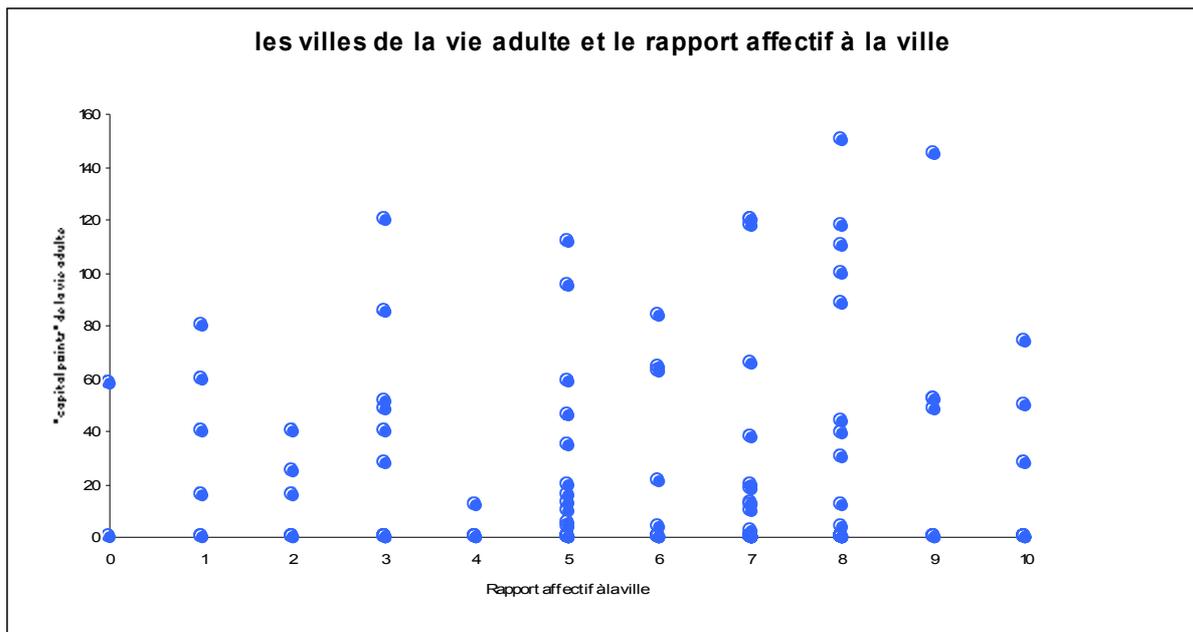
Avant d'aborder les points relatifs à la méthode envisagée, il est nécessaire de revenir sur l'hypothèse de départ. Comparativement à ce qui était attendu, nous avons obtenu des résultats à l'image du graphique suivant, quel que soit le mode de calcul du capital urbain.

Sur ce graphique, où le capital urbain a été calculé comme le résultat de la somme des temps passés en ville, coefficientés par l'importance de la ville à chaque étape et durant la totalité de la vie adulte (en excluant les villes de l'enfance et de l'adolescence), montre une très légère inflexion qui indique une silhouette évoquant l'hypothèse, mais sans que cela puisse être

⁶ Il est à noter à ce propos que dans la population auprès de laquelle a été recueillie cette évaluation (population très majoritairement française et provinciale), la ville est plutôt aimée, ce qui semble aller à l'encontre d'autres époques ou d'autres pays. Voir à ce propos Joëlle Salomon Cavin, 2003.

considéré comme révélateur. C'est, de tous les modes de calcul opérés, le plus proche de l'hypothèse qui donc est invalidée. Cependant, cette invalidation a été, elle-même, invalidée en partie par les entretiens qui ont, pour certaines personnes interviewées, montrée l'importance de l'apprentissage.

D'une façon générale, il apparaît que l'invalidation de l'hypothèse est, sur un plan philosophique, relativement heureux. En effet, les implications humaines de l'idée que le rapport affectif, fût-il orienté vers la ville, puisse se réduire ou être délimité par quelques données statistiques, sont difficilement soutenable, ne serait-ce que si on considère la complexité de l'être humain et la liberté individuelle.



Ceci est confirme par l'expérience suivante : parallèlement à l'interview était présenté aux personnes interviewées le graphique, sous forme de nuage de points, montrant l'hypothèse de départ en précisant qu'elle représentait la réalité, c'est-à-dire qu'était présentée comme vraie l'idée que plus on passe de temps en ville (en abscisse) plus on aime la ville (en ordonnée). L'enquêteur n'a alors fait aucun commentaire sur le graphique qui est lisible dans un sens ou dans l'autre et a au contraire suscité les commentaires des individus sollicités. La réaction a été quasi systématiquement la même et l'analyse du graphique faite par les personnes a consisté à dire que « oui, plus on aime la ville, plus on habite longtemps en ville », en inversant la « causalité » entre les deux propositions, alors que rien *a priori* n'invitait ou n'incitait à avoir une telle lecture : A parce que B plutôt que B parce que A. L'important vient de la systématisme de l'analyse du lien inverse par rapport aux *a priori* de l'enquêteur. Après discussion (faussée puisque il n'y a en réalité aucune corrélation), le choix réfléchi pour l'hypothèse inverse de celle de l'enquêteur restait prépondérant. L'hypothèse que nous formulons alors est que, entre deux options, il est préférable, parce que valorisant, de montrer qu'habiter en ville est un choix, choix qui est justifié (parce que j'aime la ville), que de dire qu'on aime la ville par habitude, par apprentissage (autrement dit qu'on n'a pas eu le choix). La liberté de choix est elle-même choisie d'autant plus qu'elle s'insère dans l'affectif qui ressortit de l'intime, de la personnalité de l'individu.

Il apparaît donc que l'affectif est pris comme le « dernier » refuge de la liberté dans un monde aux contraintes multiples, complexes et prégnantes, contraintes qu'il ne s'agit pas, pour nous, de nier ni même de minimiser mais de relativiser par rapport aux choix affectifs personnels.

II – Méthode

Ila – Approche quantitative et questionnaires

Sur le plan de la méthode, nous avons procédé en deux temps : d'abord une phase plutôt quantitative par questionnaires puis une phase qualitative par entretiens longs. Ces deux temps ont été séparés par une phase de révision du statut et de la valeur de l'hypothèse.

L'objectif n'étant pas prioritairement d'avoir une représentativité correcte de la société française ou d'une partie d'entre elle, mais d'avoir dans un premier temps un aperçu relativement exhaustif des types de réponses possibles sur un plan quantitatif en vue d'envisager des approches qualitatives, il a été choisi de distribuer les questionnaires de façon aléatoires et de se restreindre : environ deux cents questionnaires ont été distribués, récupérés et se sont avérés exploitables, représentant une large part des cas possibles sans qu'il y ait représentativité quantitative, dans un rapport entre le tout (la société) et a partie (l'échantillon) qui garderait les proportions.

Ce questionnaire était composé de trois séries de questions :

- la première portant sur l'état-civil de la personne (sexe, âge, profession...) ;
- la deuxième portant sur le parcours résidentiel de la personne grâce à un tableau (tableau 1), aussi long que nécessaire, où la personne inscrit dans la première case de la première ligne le nom de la commune de localisation du premier logement qu'il a occupé (en général celui de ses parents à la naissance) et, en-dessous, il indique de quand à quand ce logement a été par lui occupé, puis dans la deuxième colonne le deuxième logement et les dates d'occupation de celui-ci, et ainsi de suite jusqu'au logement actuel. On a ainsi le parcours résidentiel complet de la personne, le passage d'une colonne à l'autre révélant à chaque fois un déménagement, y compris à l'intérieur d'une même commune ;

Tableau 1 : le parcours résidentiel

| | | | | | |
|----------------|----------------------|----------------------|----------------------|----------------------|-------------------|
| N° de logement | 1 | 2 | 3 | 4 | Etc. |
| Commune | X | Y | Y | Z | T |
| Dates | Du 12/85 au 10/99 | Du 10/99 au 06/03 | Du 06/03 au 06/04 | Du 06/04 au 09/06 | Du 09/06 au ?? |

- la troisième série de questions portant spécifiquement sur le rapport affectif à la ville avec une échelle notée de 0 à 10 sur laquelle la personne doit inscrire un curseur, une note qui permet d'évaluer son rapport affectif à la ville : « aimez-vous la ville ? Donnez une note entre 0 et 10 ».

Il a donc été possible ainsi de déterminer si une corrélation peut être établie entre la notation du rapport affectif à la ville et le temps ou le capital urbain, ce qui a été, quel que soit le mode de calcul du capital urbain, systématiquement invalidé. Cependant, ce questionnaire avait

aussi pour objectif de constituer un stock de personnes volontaires, donnant un moyen de les joindre, pour les entretiens longs.

Au-delà de la simplicité de la formulation de l'hypothèse, il s'est agit d'utiliser cette hypothèse pour lancer et structurer une série de questionnements sur le rapport affectif de l'individu à la ville et notamment des questionnements sur la validité de la question de l'existence d'un rapport affectif à la ville, sur la nature de ce rapport, sur les déterminants de la construction de ce rapport et, préalablement sur les définitions de l'affectif et de la ville. Cette hypothèse est donc essentiellement formelle : elle est principalement outil d'initiation d'un travail qui ne peut, *a priori*, se donner d'objectif précis puisque l'affectif, qu'il soit tourné vers un objet comme la ville ou non, ne peut se réduire ou être délimité par quelques données statistiques. Aussi, cette hypothèse de départ ne fut-elle pas validée statistiquement mais reste néanmoins vraie pour quelques individus, isolés, comme on le verra : la dimension temporelle n'est pas neutre, elle est même importante pour certaines personnes, elle n'est jamais complètement absente pour chacun.

Iib – Approches qualitatives et entretiens

Ces entretiens longs ont été effectués selon deux principes majeurs :

- le positionnement épistémologique sous-jacent se réfère à un pragmatisme sociolinguistique appliqué. Fondamentalement parlant, l'idée est que ce qui est énoncé ne peut se comprendre qu'en fonction du contexte qui n'est jamais intégralement donné, y compris pour et par celui qui énonce et, corrélativement, ce qui est énoncé révèle le contexte qui contient aussi des causes du pourquoi de l'énoncé. Ainsi, tout ce qui est dit, sans exception, « mérite que l'on s'y attarde et *doit* être pris au sérieux »⁷. Cela ne signifie pas une confusion généralisée des discours et des genres comme dans un relativisme des rationalités, ni que ce qui est dit a nécessairement une valeur de vérité, ni un quelconque rapport au réel. Ce qui est dit peut être vrai, faux, réaliste, irréaliste, probable, improbable, plausible ou peu plausible, possible ou impossible, vérifiable ou invérifiable, vérifié ou non vérifié, complet ou incomplet, portant sur le général ou portant sur le particulier, abstrait ou concret, symbolique ou non, hérité d'une réflexion ou dit avec la plus grande spontanéité, répété ou original, sous forme de litote, avec ironie, humour ou sérieux... Ce qui est dit a *a priori* un rapport à la réalité mais peu importe, au moins dans un premier temps, la nature de ce rapport. Ce qui importe est le fait que cela a été dit, autrement dit que la personne qui a énoncé quelque chose s'est sentie obligée, à un moment donné, de l'énoncer. Ensuite, au-delà du simple contenu et de la nature du rapport entre ce contenu et le réel, il s'agit d'essayer de savoir ce qui a amené la personne à énoncer ce qu'elle a énoncé : « prendre au sérieux ce qui est dit » revient à se demander ce qui dans la personne (sa situation, ses idées, ses convictions, son histoire récente ou ancienne) et/ou dans la relation entre elle-même en tant qu'émetteur et le récepteur de l'énoncé et d'essayer de

⁷ Cette définition est réductrice dans la mesure où il faudrait aussi ajouter « ce qui est fait doit être pris au sérieux », en donnant la plus large acception au verbe faire, voire en disant « tout ce qui est fait doit être pris au sérieux ». Nous nous restreignons ici au seul dire pour être en concordance avec la méthode choisie (récit de vie) bien que soit sous-entendu le faire puisque les dires des personnes interrogées portent sur leur faire.

savoir *pourquoi* et *pour quoi* ce qui a été dit l'a été, quels que soient le contenu de l'énoncé et sa valeur.

- Le second principe est d'ordre pratique et découle logiquement de ce qui précède : il s'agit d'un principe de moindre relance. Ce choix d'absence de définition préalable aux deux phases, quantitative puis qualitative, de la prise d'information a été le préalable à un autre point d'ordre méthodologique concernant la phase d'entretien : chaque entretien a été réalisé avec comme principe pratique de donner à l'entretien aucune autre direction que celle(s) que souhaitait prendre l'interviewé dans les limites de la définition du sujet qui était présenté préalablement à la personne, de façon assez peu directive. Là encore, l'objectif a été de laisser la personne définir, explicitement quelquefois, implicitement la plupart du temps, les objets, concrets ou abstraits dont elle parlait. Cette absence de direction préalable s'est traduite par un principe de relance minimale lors des silences ponctuant la parole. De façon à ne pas indiquer une direction tout en faisant (en laissant) se construire le discours, les relances-types ont été « bien ? » (un « bien ? » signifiant qu'il faut en dire plus, que « c'est un peu court », c'est une invitation à poursuivre) ou « ah ? » ou « et alors ? » laissant le libre choix de l'interprétation à donner à ces expressions, pouvant tout aussi bien signifier « que s'est-il passé ensuite ? » ou « que faut-il en penser ensuite ? ». En fonction de la propension de la personne à parler, d'autres relances ont été nécessaires, reprenant un élément antérieur prometteur ou, surtout en demandant « pourquoi ? » (ce qui peut vouloir dire tout autant « pourquoi aviez-vous fait cela ? » ou « pourquoi venez-vous de dire cela ? »). L'avantage de cette façon de procéder est la plus grande absence d'implication possible de l'enquêteur, les inconvénients étant essentiellement techniques : la durée de l'entretien et la quantité d'information non pertinente par rapport au sujet de départ, ce qui nécessite un tri qui suppose d'essayer de savoir pourquoi la personne en est arrivée à dire telle information à l'enquêteur, sachant qu'en préambule il était explicitement dit que le sujet portait sur le rapport affectif de l'interviewé à la ville.

Ainsi ont été recueillis des récits de vie non orientés en dehors du cadre de questions très larges comme « aimez-vous la ville et pourquoi ? ». Retranscrits, analysés ces récits de vie nous ont apportés quelques éléments de compréhension du rapport affectif à la ville dont nous développons plus loin les aspects temporels.

II – Rapport affectif à la ville : analyse temporelle

IIa – Moments et durées

Malgré cette invalidation de l'hypothèse de départ, il reste possible de poser la question de l'impact du temps sur la construction du rapport affectif à la ville et cela peut prendre deux directions complémentaires qui correspondent en fait aux deux dimensions d'analyse du temps qui lui est et reste unidimensionnel. Ces deux dimensions sont la durée et le moment. Sous-jacente à cette opposition qui n'est ici que formelle, celle du dynamique et du statique, du linéaire et du ponctuel, existe une opposition portant plus sur la nature même des impacts possibles d'éléments temporels sur le rapport affectif.

Si l'on considère, dans un premier temps, la durée, on se situe nécessairement dans une approche cognitive qui amène effectivement à considérer le possible apprentissage de l'urbain. *A contrario*, si l'on considère maintenant des moments, il devient plus judicieux et plus cohérent de se référer à une approche en termes psychologiques ancrée sur les émotions.

Il va de soi que ce qui précède relève d'une structure conceptuelle bipolaire et théorique et dont les deux pôles s'apparenteraient à des types idéaux. Il n'en est, au-delà du côté pratique mais simplificateur de ce type de présentation, pas de même dans les cas concrets étudiés à travers l'analyse des discours recueillis et ce pour plusieurs raisons :

- les durées évoquées sont généralement réductibles à une somme de micro-événements (comme la répétitivité de certaines démarches, certains trajets...), donc à des moments, moments qui ne sont pas strictement contigus mais forment plutôt une dimension temporelle discrète. *A contrario*, les moments évoqués ne sont pas au sens strict des moments (des quasi-instants) puisqu'ils ont toujours une durée plus ou moins longue. Donc, ne serait-ce qu'en termes de mesure, une durée n'est jamais vraiment telle, un moment non plus : on a toujours un mixte des deux. La sémantique simplificatrice peut entraîner une confusion, dans la mesure où les deux dimensions sont confondues alors que les mots les séparent voire les opposent.
- D'autre part, moments et durées ne sont pas strictement séparés dans la mesure où ils peuvent les uns et les autres s'entrecroiser non seulement dans l'écoulement du temps mais aussi dans les influences et impacts réciproques qu'ils peuvent entretenir, ainsi que parce que ces moments et durées sont aussi vécus dans le souvenir et dans l'anticipation, l'attente, voire la crainte et que ces souvenirs et anticipations ont eux-mêmes des impacts entre eux (c'est par exemple l'anticipation fondée sur le souvenir : « j'aimerais revoir », anticipation rendue parfois décevante par le fait que le souvenir est magnifié). Ce sont ces souvenirs et anticipations, associés à l'imagination, qui donnent de l'épaisseur aux événements, aux faits, aux impressions et cette épaisseur prépare d'autres moments et d'autres durées, en rendant la personne plus réceptive. On est finalement pas très éloigné de la cristallisation stendhalienne qui nécessite la durée sans exclure le coup de foudre : « ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections »⁸.

Il apparaît ainsi, par les entretiens, que la ville dispose de quatre « chances »⁹ pour se faire aimer ou se faire détester. Ces « chances » sont pour certaines des moments, car on peut les situer dans une vie ou dans un parcours, tandis que la quatrième repose plutôt sur la durée. Il convient de noter que ces quatre « chances » ne surviennent pas toutes nécessairement pour chaque individu, ni pour chaque ville : on peut envisager que certaines villes n'aient jamais bénéficié de l'une ou l'autre de ces « chances ». Si elles peuvent coexister, elles ne s'excluent pas mutuellement mais peuvent se renforcer ou se nuancer les unes par rapport aux autres pour un même individu.

D'autre part, l'impact de ces chances ne s'applique pas à un même niveau d'abstraction de la ville, selon les individus. L'impact d'un événement survenu dans une ville donnée pourra :

⁸ Stendhal.

⁹ Le terme de « chance » n'est pas suffisamment explicite. Néanmoins, celui de « moment » ne convient pas, justement parce que certaines de ces « chances » sont relatives à des durées. Le terme de « possibilité » est plus adapté mais simplement parce qu'il est plus flou et incertain. Celui de « chance » laisse bien entendre que cela peut survenir ou non, de façon quasi-aléatoire et, en tout cas, ne dépendant pas forcément de la ville mais plutôt de l'individu qui va aimer ou détester une ville, dans une relation dialectique ville-individu.

- être nul si l'individu n'examine pas ou ne crée pas le lien entre cet événement et le lieu de son développement ;
- être appliqué à un morceau plus ou moins important de la ville selon la capacité de l'individu à contextualiser l'événement : « c'est sur ce banc, dans ce square, dans ce quartier que j'ai rencontré X » ;
- être appliqué à la ville théâtre de l'événement ;
- être appliqué à une catégorie de ville ou à l'urbain en général selon la capacité d'abstraction de la personne.

Il n'est pas question d'esquisser ici une explication relative au niveau d'abstraction et/ou d'échelle spatiale de l'impact, selon les caractéristiques des individus, des espaces et des événements qui s'y sont déroulés, mais simplement de signaler que cet impact, outre le fait d'être positif ou négatif en termes affectifs, peut revêtir différentes formes qui, au départ, nous ont amenés à ne pas définir la ville pour que chaque personne puisse s'y inscrire à sa manière. On a ainsi pu apprendre qu'il y a différentes conceptions de la ville : la ville contenant d'objets, ensemble d'aménités urbaines, la ville contenant de personnes et de relations, la ville contenant d'événements passés ou à venir (espérés ou craints), et différentes approches, que l'on peut hiérarchiser ainsi, en allant vers le plus abstrait : ma ville, cette ville, telles villes ou catégories de villes, les villes, l'urbain

Enfin, ces quatre « chances » peuvent être, de façon non systématique, transposable d'une ville à l'autre dans le sens où l'impact d'une « chance » à propos d'une ville donnée peut se répercuter sur la ville en général ou tel type de villes.

Iib – Les quatre « chances »

La première image qu'offre une ville, la première impression, lorsqu'elle est très négative ou très positive va rejaillir sur l'évaluation affective que l'individu en fera, même bien plus tard. On peut bien sûr positionner temporellement cette première impression dans un parcours personnel mais elle ne survient pas de façon systématique et il va de soi qu'elle émane bien évidemment de la ville mais n'est réceptionnée qu'en fonction de l'état perceptif et émotif de l'individu à ce moment-là et, partant de là, interprétée et évaluée dans un sens et avec une intensité spécifiques.

La deuxième « chance » peut se définir comme un ou des événements qui surviennent, marquants pour l'individu qui les vit et associés à une ville, simplement parce que c'est le lieu de déroulement de l'événement. On ne peut les dater *a priori*, ils peuvent survenir n'importe quand ou ne pas survenir. A noter que la première image est un cas particulier d'événement où la ville en question est prégnante mais que ce premier événement peut être par la suite masqué par d'autres. Un tel événement marquant peut aussi, après un certain délai, apparaître comme la première image de la ville dans le sens où les sentiments antérieurs sont occultés par l'événement. On a ainsi le cas d'un jeune adulte qui a longtemps évalué une ville de son enfance de façon très intense et négative parce que cette ville a été le théâtre de la séparation de ces parents alors qu'il était encore enfant. En revanche, il indique clairement qu'il évaluait autrefois cette même ville de façon très positive et que, à mesure qu'il avance en âge, cette ville-là redevient proche du neutre ou de l'indifférent (en fait à mesure qu'il a compris ou ressenti le fait qu'il n'était pas cause de la séparation).

Troisièmement, il s'agit du moment de la première découverte de la ville, moment moins associé que dans les deux cas précédents à une ville en particulier, plutôt à la ville en général, même si, nécessairement, ce moment se passe dans une ville en particulier. Ces moments peuvent être, chez l'enfant, la première fois qu'il va ou revient de l'école seul ou avec ses copains mais en tout cas sans adulte représentant une autorité ; chez l'adolescent ce seront les premières sorties au cinéma avec les copains, les premières sorties « en ville ». Plus tard, ce pourra être la découverte de la ville lors de la première décohabitation d'avec les parents, pour les études ou le premier emploi. Dans chacun de ces scénarios de découverte, ce qui prédomine est le sentiment de liberté ou d'atteinte d'une certaine autonomie, par l'éloignement de l'autorité, par les moyens que procure la ville, via un emploi et une rétribution, par la proximité de nouvelles aménités qu'offre la ville. Cela correspond dans la typologie figurative des personnes en fonction des rapport affectifs à la ville principalement au *libéré* mais pas exclusivement¹⁰.

Enfin, pour ceux qui initialement n'aiment pas la ville, ils peuvent, par apprentissage et utilisation au départ contrainte de cette ville, par l'acquisition de connaissances sur ce qu'elle offre, finir par aimer un peu plus la ville. Cette personne est finalement *convaincue*. Il n'y a là pas de moments particuliers mais une durée composée de multiples petits moments. Ceci est possiblement accéléré par le côté pratique de la ville, par sa lisibilité formelle¹¹. Cet apprentissage reste valable aussi pour celui qui aime la ville et, peu à peu, l'aime de plus en plus. Il n'est pas nécessaire d'avoir un rejet *a priori* de la ville mais dans ce cas, ce rôle de *convaincu* est plus aisé à déceler.

Ces quatre « chances » ne sont bien sûr pas déconnectées les unes des autres : dans la vie urbaine d'un individu, elles peuvent se renforcer ou s'annihiler.

Conclusion

Nous avons donc pu mettre en évidence, grâce au protocole choisi et mis en œuvre, le fait que quatre éléments d'ordre temporel interviennent dans la construction, la constitution et/ou l'évolution du rapport affectif de l'individu à la ville, alors même que l'hypothèse de départ qui posait que plus on est en ville (plus on pratique la ville), alors plus on aime la ville était statistiquement invalidée sans que pour autant il puisse être nié que pour au moins quelques individus cette hypothèse représentait la réalité. Ces quatre éléments temporels sont donc :

- la première impression ;
- l'événement marquant ;
- le moment de la découverte de la ville ;
- la durée, par l'apprentissage qu'elle permet.

Indiquer qu'il y a quatre éléments ne peut logiquement pas conduire à conclure qu'il n'y en a nécessairement que quatre. La méthode mise en œuvre ou, éventuellement, le spécificité des personnes auprès desquelles ont été réalisées les interviews n'ont pas permis de montrer, ne serait-ce qu'à travers un exemple, l'éventualité d'un 5^{ème}, *a fortiori* d'un 6^{ème} élément.

¹⁰ On a mis en évidence la possibilité de construction de figures d'individus parmi les personnes interrogées et *a priori* dans des populations plus larges : il y a, ainsi, le convaincu, l'amoureux, le rétif, l'utilitariste, l'« opportuniste » (celui sait saisir les opportunités que lui offre la ville), le nostalgique...

¹¹ Kevin Lynch, 1998, L'image de la cité, Paris : Dunod.

D'autre part, une nuance doit être apportée dans la mesure où il y est implicitement supposé que les moments pour aimer la ville sont potentiellement, pour d'autres personnes ou pour le même individu, les mêmes que pour détester la ville. Or, si cela semble acceptable en ce qui concerne les événements marquants ou les premières impressions d'une ville qui, positifs ou négatifs, amènent un rapport affectif évalué respectivement positivement ou négativement, il n'en est pas de même pour la question de la durée ni pour celle de la première rencontre avec la ville, avec la découverte de celle-ci. Cette découverte, quelle que soit la manière de son déroulement, quelle que soit la manière dont elle se concrétise, même si tout bien considéré, cela se passe mal (sauf cas extrêmes comme une agression par exemple), est d'abord et avant tout moment de liberté, liberté nouvelle ou liberté acquise, en tout cas sentiment libérateur de liberté et, par là même évalué quasi systématiquement positivement.

Concernant la durée, l'apprentissage est et reste une possibilité pour finalement avoir un rapport affectif à la ville positif ou en tout cas supérieur à ce qu'il était précédemment mais la durée peut-être aussi le facteur d'un sentiment de lassitude et, par suite, de rejet et amenant donc une évaluation du rapport affectif à la ville inférieur à ce qu'il était auparavant.

A ce propos, une recherche menée en parallèle et encore en cours sur le rapport affectif aux espaces conçus uniquement ou presque exclusivement sur un principe fonctionnel¹², comme peuvent l'être un aéroport, une aire d'autoroute ou une gare, tend à montrer qu'il peuvent faire l'objet d'un investissement d'ordre affectif (qui n'a de souvenir de rencontre ou d'adieu dans un hall de gare ?), mais il apparaît surtout que plus la complexité de l'espace considéré est faible, plus l'évolution du rapport affectif à l'espace dans la durée tendra vers le négatif (phénomène de lassitude puis de rejet) et, *a contrario*, plus l'objet spatial est complexe, plus l'évaluation aura tendance à s'accroître vers le positif. Cette hypothèse, plausible, oblige néanmoins à envisager l'hypothèse corollaire ou la simplicité serait de plus en plus appréciée et la complexité, par le désordre apparent qu'elle propose et impose à l'entendement et par la complexité d'y être, serait l'objet d'un rejet plus rapide. Si maintenant on envisage de poser comme synonyme de la complexité l'urbanité définie comme le résultat d'un couplage de la diversité et de la densité, on aurait ainsi la possibilité d'établir deux archétypes humains qui seraient l'urbain et le non-urbain.

Bibliographie

AUGE M., 1992, Non-lieux, Paris : Seuil.

BOCHET B., 2000, Le rapport affectif à la ville, essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville, DEA, Université de Tours, CESA.

BOCHET B., RACINE J.-B., 2002, Connaître et penser la ville : des formes aux affects et aux émotions, explorer ce qu'il nous reste à trouver. Manifeste pour une géographie sensible autant que rigoureuse, Géocarrefour, Vol. 77, N°2, pp. 117-132.

BOUDON R., 1992, Traité de sociologie, Paris : PUF.

BOUDON R., 1990, L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses, Paris : Fayard.

BOUDON R., 2003, Raison bonnes raisons, Paris : PUF.

¹² Ce que Marc Augé a malencontreusement dénommé non-lieux.

- CHALAS Y. (dir.), 2004, L'imaginaire aménageur en mutation. Cadres et référents nouveaux de la pensée et de l'action urbanistique, Paris : l'Harmattan, pp. 321-340.
- CHALAS Y., 2004, La pensée faible comme refondation de l'action publique, in ZEPF M., dir., 2004, *Concerter, gouverner et concevoir les espaces publics urbains*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, pp. 41-53.
- DAVIDSON D., 1993, *Actions et événements*, Paris : PUF.
- DAVIDSON D., 1991, *Paradoxes de l'irrationalité*, Combas : Editions de l'éclat.
- ELSTER J. (dir.), 1995, *The multiple self*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ELSTER J., 2003, *Proverbes, maximes, émotions*, Paris : PUF.
- FEILDEL, B., 2004, *Le rapport affectif à la ville : construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, DEA, Université de Tours, CESA.
- GUYOMARD F., 2005, *Le rapport affectif entre l'individu et la ville, l'exemple de Bruxelles*, 3^{ème} année de Magistère, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Département Aménagement.
- LE BORGNE J., 2006, *Evolution du rapport affectif à la ville de l'individu à travers son parcours de vie*, Master 2 Villes et Territoires, UMR CITERES, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Département Aménagement.
- THEBAULT V., 2006, *La mise en place de pratiques urbaines durables : quels rôles pour le rapport affectif à la ville*, Master 2 Villes et Territoires, UMR CITERES, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, Département Aménagement.
- LEVY J., LUSSAULT M., 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin.
- LYNCH K., 1998, *L'image de la cité*, Paris : Dunod.
- MARTOUZET D., 2002, *La perception de l'urbain par la population martiniquaise et conséquences urbaines et spatiales*, Annales de géographie, N° 623, janv-fév. 2002, pp. 73-85.
- MARTOUZET D., 2007, *Le rapport affectif à la ville : premiers résultats*, Colloque « Habiter », organisé par le GERPHAU, 11-12 mai 2006, Créteil, actes à paraître en 2007.
- MARTOUZET D., 2007, *Le rapport affectif à la ville : positionnement théorique et épistémologique*, Praxis revue électronique en aménagement
- MARTOUZET D., 2007, *Le rapport affectif à la ville : discours et rationalisations*, Séminaire « Individu et ville », organisé par l'UMR CITERES, Tours, 19-20 mars 2007.
- MARTOUZET D., 2007, *Synthèse des travaux*, Séminaire « Individu et ville », organisé par l'UMR CITERES, Tours, 19-20 mars 2007.
- SALOMON CAVIN J., 2003, *Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire en Suisse. La ville : perpétuelle mal-aimée ?* Thèse de doctorat, Lausanne : Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne.
- WEBER M., 1992, *la ville*, Paris : Aubier-Montaigne.
- WEBER M., 1971, *Economie et société*, Paris : Plon.